

Patrick Bühler, Thomas Bühler, Marianne Helfenberger, Fritz Osterwalder (Hrsg.)

Erziehung in der europäischen Literatur des 19. Jahrhunderts



Prisma – Beiträge zur Erziehungswissenschaft aus historischer, psychologischer und soziologischer Perspektive. Band 21 288 Seiten, kartoniert EUR 39.90 / CHF 42.– (UVP) ISBN 978-3-258-07824-3

**Haupt Verlag** www.haupt.ch

Erziehung wird in der Belletristik des 19. Jahrhunderts in Europa zu einem grossen Thema. Dabei ist es nicht allein der sogenannte Bildungsroman wie Gottfried Kellers *Grüner Heinrich*, der Erziehung thematisiert, sondern auch in andern Genres lässt sich beobachten, wie Erziehung als zentraler Prozess und zentrale Problematik der Moderne international literarisch thematisiert wird. Von der sogenannten Trivialliteratur bis zu den renommierten Genres wird der Erziehung Aufmerksamkeit geschenkt, wie z.B. Gustave Flauberts *Education sentimentale*, Wilhelm Raabes *Hungerpastor*, Henry Adams' *The Education of Henry Adams*, Henrik Ibsens *Nora*, Iwan Turgenjews *Väter und Söhne*, Pedro Antonio de Alarcóns *El niño de la bola* belegen. Im Gegensatz zur Fach-Pädagogik des 19. Jahrhunderts reduziert die «schöne» Literatur die Problematik der Erziehung allerdings nicht auf die Schule, die sich zeitgleich zur flächendeckenden Grossinstitution der industrialisierten Welt entwickelt. Vielmehr richtet die Belletristik ihr Augenmerk auch auf die Familienerziehung, erzieherische Generationenverhältnisse, gesellschaftliche Erziehung, die Berufsfindung und -bildung sowie das spannungsvolle Verhältnis der verschiedenen pädagogischen Institutionen untereinander.

Der vorliegende Band stellt sich die Aufgabe, Facetten dieser unterschiedlichen literarischen Bearbeitung der Erziehung im 19. Jahrhundert in Europa aus einer bildungshistorischen Perspektive zu untersuchen.



Bestellen Sie Haupt-Bücher bequem und günstig über unsere Online-Shops oder besuchen Sie uns in Bern.

Kunden Schweiz www.haupt.ch

Kunden Deutschland/Österreich www.hauptverlag.com

Haupt Buchhandlung Falkenplatz 14 Postfach CH-3001 Bern Tel. +41 (0)31 309 09 09 Fax +41 (0)31 309 09 10 buchhandlung@haupt.ch www.haupt.ch

#### Inhaltsverzeichnis

| Marianne Helfenberger, Patrick Bühler, Thomas Bühler, Fritz Osterwalder Vorwort7   |
|--|
| Rolf Becker Grusswort: Erziehung in der europäischen und angloamerikanischen Literatur des 19. Jahrhunderts im Vergleich mit modernen bildungssoziologischen Studien des 20. Jahrhunderts                            |
| Karin Nordström Erziehung am Rande der Gesellschaft. Emilie Flygare-Carléns <i>Die Rose von Tistelön</i>   |
| Pia Schmid         Die Gouvernante als viktorianische Heldin. Charlotte Brontës         Romane Jane Eyre und Villette  |
| Markus Rieger-Ladich Historische Romane als Elemente diskursiver Formationen: Nathaniel Hawthorne und die Anfänge der Kindheitsforschung   |
| Nina Ehrlich "In dem Glauben, Liebespflichten gegen die Töchter zu erfüllen, gaben und geben die Väter ihnen [] oft die gewissenloseste Erziehung von der Welt." Mädchenerziehung und Frauenbildung bei Fanny Lewald |
| Andreas Hoffmann-Ocon  Das fremde Kind von E. T. A. Hoffmann. Zum Problem der Bildsamkeit an der Grenze zwischen Sagbarem und Unsagbarem87   |
| Markus Heinzer Das Goldmacherdorf von Heinrich Zschokke: Eine Dorfutopie in drei pädagogischen Schichten   |
| <b>Fritz Osterwalder</b> Der Gymnasiallehrer als Deutobold Symbolizetti Allegoriowitsch Mystifizinsky. Friedrich Theodor Vischers <i>Faust: Der Tragödie dritter Teil</i> 119  |
| Marianne Helfenberger Von Sevilla nach Pennsylvania. Der spanische Erziehungsroman <i>Eusebio</i> von Pedro de Montengón   |
| Fermín Ezpeleta Aguilar El profesor en la narrativa de Benito Pérez Galdós161  |

| Nazaré Torrão  Os Maias de Eça de Queirós – Un regard sur les modèles éducatifs en discussion au Portugal au XIX <sup>e</sup> siècle   |
|--|
| Claudia Crotti Alessandro Manzoni: <i>I Promessi sposi</i> (1827/1842) – Bildung im Spannungsfeld von Politik und Religion   |
| Bénédicte de Maumigny-Garban Entre histoire de soi et histoire des femmes : l'éducation des filles au XIX <sup>e</sup> siècle d'après <i>Histoire de ma vie</i> de George Sand et  Mémoires, souvenirs et journaux de Marie d'Agoult |
| Alexandre Fontaine  Des livres pour fabriquer des Romands. Littérature scolaire, transferts culturels et élaboration collective des identités européennes au XIX <sup>e</sup> siècle   |
| Serge Tomamichel  Histoire d'un sous-maître d'Erckmann-Chatrian : roman historique populaire et plaidoyer pour l'Ecole républicaine  |
| Patrick Bühler Heldentum, Innerlichkeit und Erlebnispädagogik: Pierre Alexis Ponson du Terrails <i>Le nouveau maître d'école</i>   |

#### Des livres pour fabriquer des Romands. Littérature scolaire, transferts culturels et élaboration collective des identités européennes au XIX<sup>e</sup> siècle.

D'un bout à l'autre du continent européen, les littératures scolaires ont largement contribué à la fabrication du sentiment national. A cet égard, Patrick Cabanel a réinvesti ces dernières années le champ qui traite des liens entre émergence du sentiment national et usage de la littérature scolaire et a proposé une étude transnationale des différents Tours publiés en Occident<sup>1</sup>. En Suisse romande, plusieurs chercheurs ont également analysé les différents types de littérature scolaire qui ont participé à l'édification d'un *roman régional* et en ont proposé une relecture à partir des manuels d'histoire et d'instruction civique<sup>2</sup>, des livres de lecture<sup>3</sup> ou des moyens de diffusion des

Voir Cabanel, P. (2007): Le tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX°-XX° siècles). Paris: Belin; du même (2010): Ecole et nation: l'exemple des livres de lecture scolaires (XIX° et première moitié du XX° siècles). In: Histoire de l'éducation, nº 126, avril-juin 2010, p. 33-54.

Voir entre autres Keller Lopez V. (2004): De l'enseignement de « l'instruction civique » à celui des « pratiques citoyennes » : analyse historique des manuels genevois concernés : 1881–1999. Genève ; de Leonardis, P. & Vallotton, F. (1997) : Législation, politique et édition au XIX<sup>e</sup> siècle : le cas des manuels d'histoire dans le canton de Vaud. In : Revue historique vaudoise. Lausanne : 1997, p. 19–56 ; Chatelain, P.-Y. (1995) : Histoire et idéologie : l'enseignement de l'histoire suisse dans l'école primaire neuchâteloise. Neuchâtel, Cahiers de l'institut d'histoire nº 3 ; du même (1992) : Les manuels d'histoire suisse dans l'école primaire du canton de Neuchâtel (1850–1904). Neuchâtel, mémoire de licence ; Sottas P. (2000) : Histoire des manuels d'histoire à l'école primaire genevoise du XX<sup>e</sup> siècle. Genève.

Becker, T. (2007): Education morale et patriotique à travers deux générations de manuels de lecture vaudois: 1895-1946. Lausanne: mémoire de licence; Tinem-

savoirs que sont les bibliothèques populaires<sup>4</sup> et les revues scolaires<sup>5</sup>. A partir de ces précieuses études, nous souhaitons compléter cette analyse par une approche en termes de transferts culturels<sup>6</sup> et pointer ainsi les circulations transnationales comme autant de témoignages de la réalisation collective et concertée des principaux thèmes de cette littérature patriotique. Dans un premier temps, nous analyserons les conditions d'émergence d'une littérature romande qui se structure notamment par l'appropriation et l'acclimatation de récits populaires et patriotiques élaborés au cœur des espaces germaniques. Nous interrogerons ensuite les fonctions remplies par la littérature scolaire en Suisse romande qui a bénéficié, selon notre hypothèse, de maintes interventions étrangères, à l'instar du travail de médiation d'un Zschokke ou du Franc-Comtois Max Buchon. En dernier lieu, nous examinerons certains cas de circulation de savoirs dans l'espace franco-suisse en convoquant quelques expériences menées au sein de la Société des Instituteurs de la Suisse romande (dorénavant SIR).

bart, S. (2004): Manuels de lecture au XIX<sup>e</sup> siècle: enjeux et controverses dans le choix des manuels de lecture des écoles primaires vaudoises. Genève; Vallotton, F. (2003): L'histoire d'un vilain petit canard: la littérature romande pour l'enfance et la jeunesse entre 1850 et 1950. In: Regards croisés: apports à une histoire de la lecture et de la littérature pour la jeunesse en Suisse romande. La Chaux-de-Fonds: Bibliothèque de la ville, p. 77–90.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Pitteloud, J.-F. (1997): « Bons » livres et « mauvais lecteurs » : politique de promotion de la lecture populaire à Genève au XIX<sup>e</sup> siècle. Genève : Société d'archéologie et d'histoire de Genève.

Clavien, A., Le Dinh, D. & Vallotton, F. (1993): Jalons pour une histoire à faire: les revues romandes, 1880-1914. In: Les Annuelles, n° 4, 1993, p. 7–27.

Voir Espagne, M. (1999): Les transferts culturels franco-allemands. Paris: PUF; Fontaine, A. (2013): Transferts culturels et déclinaisons de la pédagogie européenne. Le cas franco-romand au travers de l'itinéraire d'Alexandre Daguet (1816-1894). Université de Fribourg et de Paris 8, thèse de doctorat (accessible sur http://archive-ouverte.unige.ch/unige:30434).

## I Quelques racines alémaniques de la littérature romande

Le traumatisme de la Saint-Barthélemy, les persécutions perpétrées contre les huguenots et la révocation de l'Edit de Nantes (1685) ont durablement pesé sur les consciences européennes et jeté l'opprobre sur la pertinence du modèle culturel français. Erudits britanniques et alémaniques s'unissent afin de contrer son hégémonie et préparer l'offensive contre la *Culture unique*. Entre 1721 et 1723, Johann Jacob Bodmer et Johann Jacob Breitinger s'attaquaient au saxon Johann Christoph Gottsched, le chantre des idées de Boileau, dans leur journal *Die Diskurse der Mahlern*. Les deux Zurichois se réclament d'une esthétique distincte, incarnée par le quotidien *The Spectator* de Joseph Addison. Il s'agit bien, comme le précise Roger Francillon (2011, p. 21), de s'éloigner de l'influence prépondérante de la France en matière littéraire. Et Anne-Marie Thiesse (1999, p. 32) de conclure : « Espace britannique, espace helvétique : ce ne fut pas un hasard s'ils furent les deux plus ardents foyers de la lutte contre l'impérialisme culturel français. Ils étaient terre d'asile pour les victimes de son despotisme ».

Au début du long siècle, l'école (littéraire) romande s'efforce de bâtir son identité et de réaliser son autonomie au travers d'attaques souvent agressives contre cette culture française jugée par trop aristocratique. En d'autres termes, il s'agit de se laver de tout parisianisme pour se consacrer à l'édification d'une œuvre suisse, puis romande. Le recours à quatre auteurs nous permet d'illustrer ce propos. Roger Francillon (2011, p. 58) a montré que plusieurs des nouvelles du Genevois Rodolphe Töpffer, et plus particulièrement son *Grand St-Bernard* (1839), caricature « dans la ligne de l'helvétisme du 18<sup>e</sup> siècle le caractère français et également la contagion des modes parisiennes sur les braves Genevoises qui se piquent de littérature ». Se distancer de Paris pour mieux assumer une littérature que l'on souhaite autonome, telle est également l'ambition de Charles Gruaz lorsqu'il lance l'*Album de la Suisse* romande en 1843. François Vallotton (2001, p. 69) rappelle à cet égard l'orientation idéologique du journal, qui stipule que :

« La Suisse romande doit, selon nous, avoir une littérature nationale ; elle en est digne, elle en est capable. Sans doute la langue française étant la nôtre, la littérature française sera toujours la base de notre culture intellectuelle ; mais placés dans des conditions tout à fait différentes, dotés d'institutions libres et de mœurs répu-

blicaines, échappant à la force de la centralisation parisienne, nous pouvons nous frayer une route qui soit mieux appropriée aux allures originales de notre caractère et de notre esprit. »<sup>7</sup>

Dans une pareille perspective, on lit chez Henri-Frédéric Amiel (1821–1881) une volonté de se faire l'architecte d'une littérature romande libérée des influences d'outre-Rhône. L'auteur du *journal intime* souhaite plutôt, comme il l'indique dans un petit essai intitulé *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et de son avenir* (1849), voir les Romands jouer le rôle d'*intermédiaires* dans le giron européen :

« Sur le plan littéraire, il récuse l'accusation de provincialisme faite à la littérature romande, reprochant à la France son centralisme et voyant dans la décentralisation une source possible de rajeunissement de la littérature parisienne. Sur le plan politique, Amiel reproche aux Français d'être révolutionnaires et non pas démocrates, mettant ainsi en doute leur capacité d'être « républicains » malgré la révolution de 1848. Sur le plan moral, la France « généreuse » mais « légère » ne peut donner ce qu'elle ne possède pas : l'harmonie intérieure ou la vraie liberté. Au lieu d'imiter Paris, les Suisses romands feraient mieux de servir d'intermédiaires entre l'Allemagne et la France car ils ont une vocation européenne. » (Francillon 2011, p. 60)

Enfin, à Fribourg, Alexandre Daguet (1816–1894) fonde *L'Emulation* – la première revue littéraire du canton – et s'attache ainsi à fixer une littérature régionale populaire, d'inspiration alémanique, notamment par la valorisation du patois gruyérien ou la mise en perspective d'un panthéon *bolze*. Car c'est bien outre-Sarine que l'historien national puise l'exemple et l'inspiration patriotique et rejette, inversement, une littérature parisienne dont il pointe la langue mondaine. Daguet (1856, p. 2) résume la pensée d'une génération dans sa *Revue des principaux écrivains de la Suisse française*:

« Le grand mouvement littéraire dans la Suisse française date de la fin du siècle dernier. Genève alors donnait au monde Rousseau et Bonnet. Benjamin Constant naissait à Lausanne où séjournèrent Voltaire, Haller, Gibbon. Madame de Staël tenait à Coppet sa brillante cour composée de l'élite des penseurs et des écrivains de l'Europe, les deux Schlegel, Châteaubriand, Lewis, etc. L'auteur d'Obermann, M. de Senancour, égarait ses sombres rêveries sous les sapins d'Agiez, aux portes de Fribourg. Les Lettres neuchâteloises sortaient de la plume fine et spirituelle de Madame de Charrière. Ce sont là les noms saillants. D'autres noms aimables ou

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Album de la Suisse romande, 1843, p. 1.

sérieux de littérateurs et de philosophes nous apparaissent à leur suite et nous rappellent les habitudes littéraires qui régnaient aux bords du Léman parmi les hautes classes de la société. Car la littérature était chose nobiliaire, aristocratique. A la ville, elle ne franchissait guère les salons de certaines rues privilégiées ; à la campagne, elle se renfermait dans les villas et les gentilhommières. »

Les conclusions de Daguet au sujet de cette littérature romande à la française sont sans équivoque : « Aussi, à peu d'exceptions près, qu'était cette littérature ? Aucune pensée propre, aucun esprit patriotique, national, ne l'inspirait. C'était un écho affaibli, une imitation plus ou moins servile de la littérature parisienne » (p. 2 s.). A l'opposé, on notera la référence récurrente à l'espace culturel alémanique, qu'il admirait :

« Empreinte d'un autre esprit, d'un esprit plus national, la Suisse allemande se faisait déjà une place à part dans la littérature d'outre-Rhin par ses écrivains et ses
penseurs. Trois noms surtout, ceux du grand Haller, de Jean de Muller et de Lavater personnifient l'idéal suisse proprement dit dans cette phalange des hautes intelligences à la fin du dix-huitième siècle. On sait le beau rôle rempli par nos compatriotes dans le mouvement littéraire des pays germains, Bodmer et Breitinger imprimant aux lettres allemandes la direction qui seule pouvait les rendre fécondes et
produire les chefs-d'œuvre qui ont immortalisé la terre de Klopstock et de Schiller; Albert de Haller créant le genre de la poésie descriptive sur les bords de l'Aar
comme Salomon Gessner, celui de la poésie pastorale aux rives de la Limmat;
Jean de Muller renouvelant entièrement le domaine de l'histoire, et Pestalozzi rajeunissait le champ de l'éducation, Sulzer celui de l'esthétique, et comme un
Suisse allemand encore C. L. de Haller devait quelques années plus tard donner
une nouvelle théorie de la politique, opposée à celle du contrat social, formulée par
le Suisse français Rousseau » (p. 2 s.).

Rien d'étonnant donc à ce que Daguet ait connu ses premiers succès littéraires grâce à un essai consacré aux *Minnesänger suisses* (1840), profitant par là même du large mouvement de sympathie qu'éprouvaient subitement ses contemporains pour le Moyen Age. L'historien national-libéral s'inspire et réinterprète les *Volkslieder* de Herder, l'*Histoire de la littérature* de Schlegel et les *Poésies alémaniques* de Hebel, ce dernier ayant également compilé les chants des *Minnesänger* souabes.

Daguet, alors âgé de 24 ans, présenta un résumé de ses Minnesänger lors de la huitième session des Congrès scientifiques de France, tenue à Besançon en septembre 1840, ainsi qu'à la dixième session de Strasbourg en 1842, en présence de Marc Antoine Jullien de Paris, Louis Vulliemin et François-Marc-Louis Naville.

Cette résurrection d'une poésie d'amour moyenâgeuse célébrant la patrie incarne le point d'attache d'une génération de francophones. Aussi, lorsque Max Buchon découvre les *Minnesänger* de Daguet, il lui confie : « C'est là un beau monument sans doute, que vous avez érigé par vous-même et dont vos compatriotes d'abord, et tous les gens de lettres ensuite vous seront reconnaissants d'avoir produit une autre poésie, vierge jusqu'à ce jour, une poésie que Alexandre Dumas à fort gracieusement indiqué dans quelques pages de ses impressions de voyage et dont moi-même enfin j'ai cherché à donner un faible échantillon dans le morceau que vous devriez avoir reçu ce jour-ci sous le titre d'*Alpestres* », avant de conclure avec un « Aidez-moi de vos conseils, donnez-moi du matériau et nous travaillerons ensemble. »

## II Le Franc-Comtois Max Buchon, accoucheur d'une littérature réaliste romande

Le Franc-Comtois Max Buchon (1818–1869) joue assurément un rôle important dans le réveil et la consolidation d'une identité romande de langue française. Natif de Salins, Buchon fréquente le séminaire d'Ornans avec le peintre Gustave Courbet<sup>10</sup>, avant d'être envoyé par son père, ancien officier d'Empire, sur les bords de la Sarine dès 1834. Il y fait ses classes au collège Saint-Michel avec Alexandre Daguet. Rappelé en 1837 par un père qui prévoit d'autres ambitions pour son fils, cette première expérience helvétique s'avère décisive : le jeune Franc-Comtois compile maints aspects des mœurs locales et rustiques qu'il célèbre dans le prisme d'une littérature réaliste. La découverte de la poésie allemande finalise la conversion. En effet, Max Buchon s'attèle à la traduction de Johann Peter Hebel, Theodor Koerner, Ludwig Uhland et d'Heinrich Heine qu'il diffuse en France. En janvier 1845, il écrit à son ami Daguet : « Je voudrais me faire une petite spécialité de l'Allemagne et de la littérature allemande, dont on ne connaît en France que des noms. Je t'avoue que je suis tout honteux, moi qui ne vis que de littéra-

Lettre de Buchon à Daguet du 28 juin 1841, AEN, Fonds Daguet.

Notons que Daguet se fera le protecteur de Buchon au lendemain du 2 décembre, et de Gustave Courbet lors de son exil helvétique.

ture, de ne connaître Hebel par exemple que depuis quelques mois et Uhland depuis 2 ans ! »<sup>11</sup>. A l'instar de Töpffer ou d'Amiel, Buchon s'est livré à un travail de « nettoyage », en soulignant l'impéritie des Parisiens à ressentir l'âme de la Suisse française :

« Tous les chemins de votre Suisse sont encombrés de nos oisifs, de nos insipides, de nos enrichis, épiciers, députés ou académiciens. Il n'est pour moi un site de vos montagnes qui n'ait été pollué de leurs regards, mais les mélodies que chantent vos lacs, vos vallées et vos cascades, ils n'y ont rien compris. Ils n'y comprendront jamais rien. Leur contact a seulement vénalisé d'une hideuse façon vos campagnards, si beaux dans leurs principes, dans leur fraîcheur, dans leur naïveté native ; mais il vous reste la majesté des lieux, la poésie des siècles, et celle-là, comme celle de l'océan, et au dehors de leur atteinte. »<sup>12</sup>

Il s'agit donc d'épurer la littérature romande de ceux qui « n'ont vu la nature, ne l'ont étudiée qu'au Jardin du Luxembourg, ou au coin de la rue où ils sont nés »<sup>13</sup>. Au-delà des mots, parfois abrupts, Henri Perrochon (1926, p. 21 s.) fait justement remarquer que « par son œuvre personnelle, ses romans de mœurs locales et réalistes, par ses publications de chansons du cru et de légendes franc-comtoises, surtout par ses encouragements sans cesse renouvelés, Buchon contribua à faire accorder par les auteurs fribourgeois de l'importance aux choses et aux gens de chez eux ». Car ceux-ci, selon Buchon, « devaient pourtant bien voir par Töpffer et Gotthelf, qu'on n'a pas besoin de renier son propre pays pour arriver à se faire un beau nom littéraire en dehors, quand on a quelque chose dans son sac »<sup>14</sup>. A Fribourg et plus généralement en Suisse romande, le Franc-Comtois suscita, non sans résistance, le passage d'une littérature ancrée dans un romantisme mitigé et un post-classicisme de l'Empire à une littérature réaliste, davantage axée sur la tradition locale, ses divers acteurs ainsi que sur des spécificités géographiques qu'il s'agissait de magnifier.

En évoquant cette parenthèse consacrée au processus de structuration de la littérature romande, notre dessein consistait à éclairer cette volonté des érudits de se libérer de la tutelle française – peut-être exagérément soulignée par

Lettre de Buchon à Daguet du 20 janvier 1845, AEN, Fonds Daguet.

Lettre de Buchon à Daguet du 28 juin 1841, AEN, Fonds Daguet.

Lettre de Buchon à Daguet du 7 décembre 1841, AEN, Fonds Daguet.

Lettre de Buchon à Daguet du 31 mars 1853, AEN, Fonds Daguet.

les contemporains – en empruntant l'outillage ou le « kit identitaire » de la littérature alémanique. D'autre part, on ne saurait trop accentuer, au travers de l'itinéraire d'un Buchon, l'importance des réfugiés européens dans la réalisation de la Suisse moderne.

Cela dit, venons-en maintenant à la littérature scolaire helvétique. Quels contours a-t-elle pris en Suisse romande ? Est-ce que, comme nous l'avons-vu pour la littérature patriotique d'une manière générale, les ouvrages destinés à l'enfance sont le fruit d'une élaboration collective, réalisée au travers de circulations et d'emprunts transnationaux ? Un des traits qu'il importe de relever est sans doute la présence, pendant plus de vingt ans, d'Alexandre Daguet à la tête de *L'Educateur*, revue qui incarne un passage-clé de la pédagogie européenne en Suisse romande. En effet, Daguet y compila une *theoria* éclectique, définie par une forte absorption de motifs pédagogiques étrangers (Fontaine, 2014). Cette quête de pratiques débute d'ailleurs dès le lancement de la revue par la naturalisation des bibliothèques communales de Jean Macé (1815–1894) en Suisse française.

# III Diffuser les savoirs en Suisse romande selon l'expérience alsacienne de Jean Macé

Pour les têtes pensantes de la SIR, créée en 1864, la diffusion des savoirs scolaires et le développement intellectuel et moral des populations laborieuses demeurent deux problèmes épineux à résoudre promptement. L'instauration de bibliothèques communales, imaginées par Jean Macé afin de propager les lumières dans le Haut-Rhin vers la fin de l'an 1863 attire l'attention de Félix Guérig. Selon cet instituteur fribourgeois proche de Daguet, le succès de cette imitation s'avère indéniable et riche de mille promesses :

« Quand le goût de la lecture sera inné au sein de nos campagnes, nous aurons prouvé à nos cultivateurs que la joie, le bonheur, habitent autre part encore que dans les régions sensuelles et matérielles. Ils se mettront au courant des progrès de la science, ils compareront avec leurs observations celles des autres sur l'agriculture, ils feront connaissance avec notre histoire et nos écrivains nationaux, ils puiseront de nouveaux principes de morale. Ils jouiront enfin des plaisirs d'hommes civilisés, – plaisirs de l'âme, du cœur. Et la vie de famille ? Combien ne gagnera-t-elle pas à cette heureuse innovation ? » (Guérig 1865a, p. 74)

Ces bibliothèques, qui se mettent en place en Europe avec le début du siècle, ne constituent nullement une révolution en Suisse française. François Vallotton (2001, p. 40) rappelle « qu'à Genève et Lausanne, les sections cantonales de la Société suisse d'utilité publique – une société créée en 1810 qui sert en quelque sorte de « laboratoire » aux idées libérales – sont particulièrement actives dans ce domaine et favorisent notamment le développement de bibliothèques populaires ». Mais afin d'accélérer ce mouvement à Fribourg, Guérig (1865c, p. 306) invoque l'avancement des autres nations et l'obligation pour la Suisse de prendre le bon train : « l'exemple de l'Allemagne, de la Belgique devraient trouver en nous des imitateurs. C'est un devoir pour la libre Suisse de ne pas rester inactive devant cette propagande de l'Esprit qui tendrait chez elle à raffermir ses institutions ». En contact avec Macé, l'instituteur romand s'inspire largement de ses *Conseils pour l'établissement des bibliothèques communales*; il s'agit d'imiter l'exemple du Haut-Rhin où :

« Ce sont partout les maires, les pasteurs, les curés, les instituteurs, qui sont à la tête de l'initiative. Ne pourrions-nous pas en agir de même dans la Suisse française? Les donateurs ne manqueraient pas plus chez nous qu'en France. D'ailleurs, pourquoi ne pas mendier des livres aussi bien que de l'argent? Devenons la société de St. Vincent-de-Paul de l'Intelligence; que nos remèdes à nous, soient pour les maux du cœur, les souffrances de l'esprit et de l'âme! » (Guérig 1865a, p. 75)

Guérig (1865b, p. 121) souhaite donc « universaliser une institution que tout le monde s'accorde à reconnaître comme incontestablement utile ». Toutefois, il s'avère impensable de procéder à une « copie servile » des enseignements de la Société du Haut-Rhin, « car nous avons nos mœurs, nos habitudes, nos goûts particuliers ; conformons-y nos institutions ». Or, si Macé reste vague dans le choix des ouvrages qu'il souhaite récréatifs, les cadors de *L'Educateur* diffusent une liste des livres à adopter (Guérig, 1865b, p. 121) qui doivent avant tout ne posséder « aucune couleur politique et qui puissent être mis sans crainte au mains des adolescents » :

« Par exemple, qui ne connaît le Magasin pittoresque, de Charton, – le Tour du Monde, du même, – le Magasin d'éducation et de récréation, de Jean Macé et Stahl, – les Récréations instructives sur les animaux, les arts et métiers, l'agriculture, l'industrie, des sciences, de Delbruck, – Maître Pierre ou le savant du village, – les Œuvre complètes de Berquin, – le Robinson Suisse, de Wyss, – le Robinson Crusoé, de Daniel de Foë, – l'Histoire d'une bouchée de pain, de Jean

Macé, puis quelques volumes de Souvestre, de Charles Dickens, de Gotthelf, de Tæpfer, de Zschokke, du chanoine Schmid?»

On le voit, du *Robinson suisse* aux œuvres de Dickens, la majeure partie de ces écrits s'avèrent riches en contenus moraux ; pour un Daguet, tous symbolisent de « bonnes lectures » au sujet desquelles il livre une signification pour le moins manichéenne et tranchée dans son *Manuel de Pédagogie* (p. 91) :

« Les bonnes lectures sont un autre moyen puissant de développer dans le cœur de l'enfance les sentiments généreux et le sentiment du devoir, plus nécessaire encore à la direction de la vie au milieu des dangers qui environnent la vertu d'un jeune homme ou d'une jeune personne. Une bonne ou mauvaise lecture est aisée à reconnaître à l'impression qu'elle laisse dans l'âme. Si cette lecture éveille en nous l'amour du bien, du beau, les sentiments généreux, c'est-à-dire fondés sur l'amour des hommes et la bienveillance, la lecture est bonne. Si elle provoque, au contraire, en nous des mouvements de haine et d'autres mauvaises passions, ou nous inspire le dégoût de notre position, elle est mauvaise. »

Ainsi la Société des instituteurs de la Suisse romande accueille avec bienveillance une de ces « bonnes lectures » publiée en 1868 par l'instituteur vaudois Frédéric Maillard.

# IV Jaques Dubar, une morale alémanique pour les classes primaires vaudoises ?

Quels sont les moyens de développer dans notre jeunesse le sentiment de respect et d'une manière plus spéciale le respect pour les objets extérieurs? Soucieux de trouver une solution aux dépravations qui se multiplient dans le canton, les membres de la Société vaudoise d'utilité publique cherchent quelques remèdes par la mise au concours, en 1867, de ladite question. Des quatre manuscrits reçus, le jury couronne celui qui se singularise par l'originalité de sa forme. Si trois auteurs font parvenir leur vues dans d'ordinaires mémoires, un instituteur emporte le concours en présentant un roman intitulé Jaques<sup>15</sup> Dubar, ou le respect de la propriété (1868).

On notera l'orthographe peu usuelle du prénom « Jaques ». Alexandre Daguet le fait remarquer à l'auteur de la nouvelle (Daguet 1868, note 1 p. 38).

L'auteur de cette nouvelle, l'instituteur Frédéric Maillard (1831–1878), incarne un pur produit de la méritocratie vaudoise. Né en 1831, il étudie à l'Ecole normale de Lausanne et occupe ensuite quelques fonctions à Payerne puis à Ollon, avant d'être remarqué par les chefs de l'instruction publique et placé au collège de Nyon dès janvier 1865. Particulièrement actif au sein de la SIR, ses excellentes compétences pédagogiques lui permettent d'intégrer la délégation qui s'en va étudier, à Paris, l'exposition scolaire de 1867. A cet égard, un des traits qu'il faut souligner est sans doute la volonté de construction collective et d'internationalisation qui caractérise la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Au moment où ce petit cénacle romand, présidé par Alexandre Daguet, monte à Paris pour susciter la création d'une Association pédagogique universelle, plusieurs *Irréconciliables* français exilés en Suisse après le coup d'état du 2 décembre 1851<sup>16</sup> s'emploient à la création des *Etats-Unis d'Europe* lors du premier *Congrès de la ligue de la paix et de la liberté* qui a lieu à Genève en septembre 1867.

Jaques Dubar ou le respect de la propriété met en scène un jeune instituteur qui, à force de détermination et de courage, réussit à assainir le village de Dombreuse alors rongé par le vol, la dépravation et l'ivrognerie. Le géographe libertaire Elisée Reclus (1830–1905) confirme d'ailleurs, dans une lettre à son ami Richard Health, le retard industriel et l'état de pauvreté de son pays d'exil (1911, p. 314):

« Je ne puis vous indiquer de livre sérieux sur l'état des paysans en Suisse. Je n'en connais pas ; ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'y a point de « materiel progress ». Tout ce que j'entends dire et ce que je vois me prouve qu'au point de vue matériel, le grand nombre est ici dans une situation très pénible. Les faillites se multiplient aussi bien chez les paysans que chez les petits industriels : l'émigration prend de grandes proportions ; l'ivrognerie, causée par les ennuis d'une vie sans idéal, devient un vice national, des populations entières s'atrophient physiquement. »

On pense notamment à Edgar Quinet (1803–1875), établi en Suisse entre 1858 et 1870, à Jules Barni (1818–1878) le divulgateur de Kant, professeur de philosophie à l'Université de Genève (1861-1870), et surtout à Ferdinand Buisson, placé par Quinet à l'Académie de Neuchâtel entre 1866 et 1870. C'est durant cette période que celui-ci se liera d'amitié avec Alexandre Daguet. Il tenta de le faire monter à Paris, afin d'élever une « œuvre internationale d'éducation ». Si Daguet déclina l'offre, il se vit confier, sur la demande de Buisson, la partie suisse du Dictionnaire de pédagogie.

Ce qui définit clairement cette nouvelle, c'est la révolution qu'entraîne l'arrivée de l'instituteur et les heureux résultats qu'il atteint en quelques années avec le concours de son allié le pasteur Damant. Ainsi lit-on dans la conclusion de *Jaques Dubar* (p. 314 ss.):

« Quand Jaques Dubar arriva, nous le savons, la négligence, le laisser-aller, le peu de respect pour les personnes et pour les choses, la grossièreté des paroles et des mœurs, dans beaucoup de maisons, le relâchement des liens de la vie de famille, étaient autant de fléaux qui menaçaient d'affliger cette localité et d'y exercer de grands ravages s'il ne se fût trouvé quelqu'un pour y apporter un remède énergique [...]. Aujourd'hui, toutes les maisons sont propres et bien tenues ; à l'intérieur, comme à l'extérieur, on ne voit aucun désordre [...]. Les garçons de Dombreuse, s'ils se réunissent le soir, se conduisent comme des personnes bien élevées ; ils n'ont point de conversations déplacées ; leurs chants favoris sont des morceaux patriotiques qu'ils exécutent en parties. Quant à la pinte du Guillaume Tell, elle est fermée depuis longtemps ; mais en revanche on a ouvert un cabinet de lecture et créé une bibliothèque populaire. »

Autant de preuves qui justifient et ennoblissent la mission des instituteurs romands, encore peu considérés dans les premières années de la SIR. En cela, *Jaques Dubar* s'inscrit clairement dans l'héritage de la littérature moraliste alémanique. Malgré l'évocation des mœurs et des coutumes toutes vaudoises, cette nouvelle ne demeure de fait qu'une des nombreuses déclinaisons 17 du *Leonard et Gertrude* de Pestalozzi et du *Village des faiseurs d'or* 18 de Heinrich Zschokke (1771–1848). *Jaques Dubar* suit la trame posée par ce dernier, ainsi résumée par Geneviève Heller (1979, p. 215) : « L'instituteur se charge de ramener sur le droit chemin ses villageois égarés vivant dans le stupre, la crasse et l'alcool ». Ne faut-il dès lors voir dans la version de Maillard qu'une simple copie calquée sur son modèle alémanique ? Ce serait avoir une vision très réductrice de la dimension interculturelle qui caractérise l'Ecole européenne du XIX siècle. Nous serions tentés de dire plutôt une réinterprétation, naturalisée aux couleurs vaudoises et tributaires donc d'inévitables transformations sémantiques (Espagne 1999, p. 20).

Nous pensons au *Village de Val-d'Or* que le Père Girard publia à Fribourg sans nom d'auteur ainsi qu'au *Nouveau Maître d'école* de Ponson du Terrail paru en 1865.

Zschokke, H. (1819): Le village des faiseurs d'or. Lausanne: Imprimerie Hignou Aîné, traduit de l'allemand par Mme Gauteron (édition originale faite à Aarau en 1817).

Il est donc particulièrement intéressant de constater que la littérature scolaire voyage, ses thèmes favoris se transformant au gré des exigences identitaires et de la nécessité d'éduquer l'instituteur aux impératifs nationaux. Dans le dernier volet de cet article, nous relèverons quelques circulations de motifs pédagogiques dans l'espace franco-suisse, en réfléchissant à quelques racines romandes de l'Ecole républicaine française.

## V La littérature scolaire empruntée : l'exemple franco-romand

On l'a vu avec l'exemple des bibliothèques communales, les idées pédagogiques, comme d'autres « produits », s'échangent et se déclinent dans ce que l'on pourrait nommer un *marché* international de l'éducation. Dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ce *marché*, dont les règles se fixent essentiellement lors des Expositions universelles <sup>19</sup>, consiste en un vaste chantier d'expérimentation à ciel ouvert dans lequel on emprunte, on expérimente, on réadapte ou l'on rejette. Comme l'indique Anne-Marie Thiesse (1999, p. 13) « tout groupe national se montrait fort attentif à ce qu'accomplissaient ses pairs et concurrents, s'empressant d'adapter pour son propre compte une nouvelle trouvaille identitaire, étant à son tour imité dès qu'il avait conçu un perfectionnement ou une innovation ».

Dans son ambitieux travail consacré aux romans scolaires, Patrick Cabanel s'intéresse aux différents *Tours* qui ont aidé à édifier les nations. L'auteur explique que celles-ci consistent avant tout en une « fabrique, une fiction, un récit que certains racontent inlassablement et que d'autres s'émerveillent à entendre, à lire, à chanter, à apprendre par cœur, à commenter en rédaction, à répéter sous toutes ces formes » (2010, p. 34).

Or, cette esthétique du Tour – dont le *Tour de la France par deux enfants* (1877) incarne un monument – semble trouver son origine dans les fameux *Voyages en zig-zag* (1843–1844) du Genevois Rodolphe Töpffer. D'ailleurs,

Voir Dittrich, K. (2010): Experts going transnational: education at world exhibitions during the second half of the nineteenth century. PhD Thesis, University of Portsmouth.

bien avant l'écriture de ce best-seller et dans un besoin d'exposer leur géographie aux petits Romands, Töpffer écrivit tout à tour un Voyage au Grimsel (1825), un Voyage autour du lac de Genève (1827), une Excursion dans l'Oberland bernois (1835) ainsi qu'un Voyage en zig-zag par monts et par vaux, ou excursion d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le versant italien des Alpes jusqu'à Einsiedeln (1836). A ce titre, on remarquera l'impulsion que le Genevois donna aux excursions et autres courses scolaires en Suisse romande. Et par là mille possibilités donc, pour les petits welches, d'arpenter leur patrie de bas en haut, du levant à l'occident et de consolider cette dialectique entre le singulier et la communauté imaginée. Ces excursions ne relevaient d'ailleurs nullement de la simple ballade touristique et l'on ne saurait trop insister sur leur caractère martial:

« Les élèves faisant partie de la course scolaire sont astreints pendant toute la durée du voyage à la discipline prescrite par les Règlements militaires. La troupe, sous le commandement de A. Junier est divisée en 4 sections ayant pour chefs Hipp, Colomb, Clottu et Leuba. L'entrée dans les villes et villages se fera militairement. La Diane et la Retraite seront sonnées par les trompettes. Des hommes nommés à l'avance seront détachés tous les matins de chaque section pour former une arrière-garde qui se tiendra à 20 pas de la troupe dans la marche régulière et à 300 dans la marche à volonté. »<sup>20</sup>

Nous savons que les proscrits français établis en Suisse estimaient l'organisation et les contenus de l'Ecole primaire romande et plus particulièrement ses cours d'instruction civique. Ferdinand Buisson ne rappelait-il pas dans ses *Souvenirs* (1916, p. 22) que « notre école primaire sous la troisième République s'est largement inspirée de la vôtre », avant de rajouter (p. 24) :

« Savoir lire, écrire et compter ne suffit pas, tout le monde en convient, mais que faut-il ajouter? D'abord sans doute des éléments d'instruction civique, car le peuple n'est souverain que si le citoyen est éclairé. La Suisse y a pourvu dès long-temps, et c'est le premier emprunt que nous lui avons fait. »

A cet égard, il faut mentionner que les cantons disposaient d'une offre importante en matière de civisme, les manuels étant renouvelés à chaque changement de constitution cantonale. On évoquera d'abord, dans la longue liste de

Tiré d'un compte rendu d'un voyage organisé en 1865 par Louis Guillaume, célèbre pour ses recherches en hygiène scolaire. Voir Autour de deux lacs (1865), p. 10.

ces « livres-nations », l'ouvrage de Frédéric Gauthey, Des droits et des devoirs du citoyen vaudois, ou Essai d'instruction civique (1840), le Manuel du citoyen vaudois à l'usage des campagnes et des écoles (1846) d'Antoine Miéville, le Cours gradué d'instruction civique (1856) de Louis Bornet, l'Essai d'un Cours d'instruction civique et d'économie politique (1862) de Samuel Blanc, Le Manuel d'instruction civique (1874) de Frédéric Maillard, l'auteur de Jaques Dubar, et enfin le Cours élémentaire d'instruction civique à l'intention des écoles primaires du conseiller fédéral Numa Droz (1885).

En termes de transferts culturels, le manuel de Louis Bornet nous intéresse particulièrement. Fortement inspiré par l'esprit du père Girard, il fut retravaillé selon les besoins de l'Ecole républicaine laïque, pour prendre le titre de *Manuel du citoyen français* (1872). On doit cette entreprise à Edgar Quinet qui chargea Georges Joseph Schmitt (1813–1875), un Alsacien réfugié à Fribourg<sup>21</sup>, de coopérer avec Bornet afin de donner un manuel d'instruction civique républicain d'inspiration helvétique à la France (Fontaine 2013, p. 267 ss.).

#### VI Conclusion

La littérature scolaire possède une fonction nodale dans la fabrication des cultures nationale et régionale et gagne à être étudiée en termes de circulations transnationales et de réinterprétations. En effet, l'identité ne peut se construire sans le miroir de l'altérité et la littérature scolaire a permis, en Suisse romande comme ailleurs, de fixer les limites de la *communauté imaginée* au sein des masses populaires.

Nous avons vu quels matériaux les proscrits français ont emprunté à l'Ecole romande, afin de façonner une France nouvelle à la tête de laquelle ils allaient bientôt être convoqués. En faisant le choix du rigorisme et de la discipline militaire helvétique ainsi que d'une littérature scolaire particulièrement axée sur le culte patriotique et les règles civiques, on peut d'ailleurs

En 1854, le conseiller fédéral Henri Druey persuada Jullien Schaller de placer Schmitt à la tête du journal fribourgeois Le Confédéré, faisant du proscrit le porte-parole des exilés français et des radicaux fribourgeois.

se demander si ces individus n'ont rapporté dans leurs valises quelques fondations de la revanche de 1914.

Alain-Jacques Tornare faisait récemment remarquer que « ce qui est insupportable déjà à l'époque, c'était le poids de l'étranger dans la formation, la réalisation de la Suisse »<sup>22</sup>. Disséquer les emprunts et éclairer les apports des acteurs étrangers au contexte d'accueil, voilà assurément ce qui pourrait être le programme d'une génération d'historiens. Ce travail s'avère d'autant plus nécessaire que le processus de désacralisation de l'Etat-nation semble bien entamé. Au demeurant, la pensée européenne ne mérite-t-elle pas pour aller de l'avant, un profond travail de reconfiguration ? Il s'agit de réévaluer l'action des réfugiés, des minorités et des apports mutuels européens afin d'admettre sereinement la part de l'Autre dans la construction de nos espaces nationaux. Car il serait regrettable que ceux-ci ne se transforment, à terme, en prisons identitaires desquelles on ne saurait s'extraire.

#### Sources

Amiel, H.-F. (1849): Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et de son avenir. Genève : Imprimerie E. Carey.

Blanc, S. (1862): Essai d'un Cours d'instruction civique et d'économie politique. Lausanne: S. Blanc libraire-éditeur.

Bornet, L. (1856): Cours gradué d'instruction civique: manuel de l'école, de la famille et du citoyen. Fribourg: Imprimerie Ch. Marchand.

Buisson, F. (1916): Souvenirs (1866–1916). Conférence faite à l'Aula de l'Université de Neuchâtel le 10 janvier 1916. Paris: Librairie Fischbacher.

Daguet, A. (1840): Les troubadours ou minnesänger suisses: esquisses biographiques et littéraires, pour servir à l'histoire de la Suisse du douzième au quatorzième siècle. In: Revue suisse, Neuchâtel, Tome 3, 1840, p. 540–575.

Daguet, A. (1856): Revue des principaux écrivains de la Suisse française. In: L'Emulation, 1856, p. 1–25, 65–90.

Daguet, A. (1886): Manuel de pédagogie suivi d'un précis de l'histoire de l'éducation à l'usage des personnes qui enseignent et des Amis de l'Education populaire. Neuchâtel: Delachaux & Niestlé.

Droz, N. (1885) : Instruction civique, cours élémentaire à l'intention des écoles primaires. Lausanne : D. Lebet.

Gauthey, L.-F.-F. (1840): Des droits et des devoirs des citoyens vaudois, ou, Essai d'instruction civique. Lausanne: M. Ducloux.

.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Voir *L'Hebdo*, n° 30, 26 juillet 2012, p. 37.

- Guérig, F. (1865a): Des bibliothèques communales. In: L'Educateur, 5/1865, p. 73–76.
- Guérig, F. (1865b): Des bibliothèques communales. In: L'Educateur, 8/1865, p. 120-122.
- Guérig, F. (1865c): La morale en action ou mouvement de propagande intellectuelle en Alsace. In: L'Educateur, 23/1865, p. 365–367.
- Guillaume, L. et alii. (1865): Autour de deux lacs. Voyage des écoles industrielles de Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et La Sagne dans les cantons de Neuchâtel, Vaud et Fribourg, les 3, 4, 5 et 6 juillet 1865. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Maillard, F. (1868): Jaques Dubar ou le respect de la propriété. Lausanne: Imprimerie L. Corbaz & Cie.
- Maillard, F. (1874): Manuel d'instruction civique. Lausanne: Imprimerie G. Bridel.
- Miéville, A. (1846): Manuel du citoyen vaudois à l'usage des campagnes et des écoles. Lausanne: Vincent.
- Reclus, E. (1911): Correspondance. Tome deuxième, octobre 1870 à juillet 1889. Paris : Librairie Schleicher Frères.
- Schmitt, G. J. (1872): Essai d'instruction morale et civique à l'usage des familles et des écoles. Manuel du citoyen français, par Schmitt et Bornet, avec une introduction d'Edgar Quinet. Paris: A. Le Chevalier.

#### **Bibliographie**

- Cabanel, P. (2007): Le tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles). Paris : Belin.
- Cabanel, P. (2010): Ecole et nation: l'exemple des livres de lecture scolaires (XIX° et première moitié du XX° siècles). In: Histoire de l'éducation, n° 126, avril–juin 2010, n 33–54
- Fontaine, A. (2013): Transferts culturels et déclinaisons de la pédagogie européenne. Le cas franco-romand au travers de l'itinéraire d'Alexandre Daguet (1816-1894). Université de Fribourg et de Paris 8, thèse de doctorat (accessible sur http://archive-ouverte.unige.ch/unige:30434).
- Fontaine, A. (2014): Une revue à l'affût du monde (1865-1890)? L'Educateur comme relais des transferts et métissages pédagogiques en Suisse romande. In : Revue suisse des sciences de l'éducation, n° 36, p. 17–34.
- Francillon, R. (2011): De Rousseau à Starobinsky. Littérature et identité suisse. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Heller, G. (1979): Propre en ordre! Habitation et vie domestique 1850–1930: l'exemple vaudois. Lausanne: Editions d'en-Bas.
- Perrochon, H. (1926): Le Franc-Comtois Max Buchon à Fribourg (1834–1869), d'après des correspondances inédites. In : Annales Fribourgeoises, 1926, p. 1–29.
- Thiesse, A.-M. (1999): La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles. Paris : Seuil.
- Vallotton, F. (2001): L'édition romande et ses acteurs (1850–1920). Genève : Editions Slatkine.